

Catherine Cormier-Larose à Maxime-Olivier Moutier

Catherine Cormier-Larose

Number 132, February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cormier-Larose, C. (2012). Catherine Cormier-Larose à Maxime-Olivier Moutier. *Moebius*, (132), 151–153.

Maxime-Olivier, mon bel amour, tu ne te reconnaîtras pas dans cette lettre, je sais bien. Tu n'es pas un écrivain, tu ne cesses de le répéter. Je souris. Je ne te crois pas. *Potence machine*, j'aurais préféré ne jamais te croire. Je regrette de t'avoir cru à 17 ans, encore plus que tu n'aies pas eu raison, que tu sois guéri, que je te vois tous les jours, heureux, mais que je m'en veuille encore, comme perdue. Je te regarde, trahie par les pages trop tournées de *Marie-Hélène au mois de mars*, premier livre que tu as reconnu et que tu as sorti de ma bibliothèque. J'étais ouverte entre tes mains. T'avais beau avoir écrit ce livre, j'avais l'impression qu'il m'appartenait. C'était facile de me laisser faire. Il ne faut pas rencontrer les écrivains, même ceux qui ne se considèrent pas comme tels. Maintenant que nous habitons ensemble, empilés, tes enfants par-dessus mes enfants, nos histoires embourbées, nos livres, ta moto inutilisée sur le lit, par-dessus les catalogues d'exposition rapportés de notre dernier périple à la Biennale de Venise, j'hésite. On s'astine encore sur les artistes du XXI^e siècle qu'on trouve fétiches, comme depuis des années, depuis qu'on a commencé nos conversations dans le fond du Pharaon Lounge à Montréal jusqu'à cet été, dans ce café perdu au bord du canal de Venise: Matthew Barney, Marina Abramovic, Jenny Holzer, Douglas Gordon. Tu aimes avoir raison, mais je ne te laisserai pas faire.

Je suis ton Alzheimer. À chacune de nos rencontres passées, tu cherchais à travers tes peuplades intérieures d'où je venais. Tu as fini par me croire, trésor. Que je t'appartenais. Qu'il fallait continuer de m'écrire. Maxime-Olivier, pour tout le temps passé ensemble, tu me dois bien ça. En faisant des enfants, tu as détruit toute la dureté que je t'attribuais et dont j'avais besoin afin de faire fonctionner ton évidence. Fuck les *Lettres à Mademoiselle Brochu*, on est bien au-delà de ça. J'ai une fille maintenant, nous fonctionnons, nous sommes égaux, pareils, *Damm*

Family comme chez Mary Ellen Mark. Ensemble, nous pouvons recommencer à être athées.

Tu es dans la cuisine et tu prépares le canard. J'ai une fascination pour les hommes qui cuisinent. C'est comme ça. Seule chose de la vie quotidienne – gestuelle ordinaire – que j'accepte de considérer. Tu as touché une autre partie de moi avec les *Trois modes de conservation des viandes*. Quelque chose de beau mais de saignant, rare. Je ne savais pas que j'avais tout ça en moi. Tu m'appelles ta petite robe de viande et la photo de Jana Sterback sur la table de chevet n'est pas là pour rien. C'est Bertrand qui était notre témoin, seul ami commun de nos vies parallèles. Ta femme pleurait. Tu as trois enfants, tu en veux d'autres, bien sûr, pour le moment leurs prénoms sont Mathieu, Nathan et Ève. Tu trouves ça hilarant, les connotations religieuses sur les figures de tes petits diables. On ne partage pas non plus le sens de l'humour. C'est pour eux que tu n'es plus écrivain. Tu écris des essais maintenant. Tu es sérieux. D'abord changer le monde. Ensuite la psychanalyse. Et encore la religion. Mon amour, j'attends toujours que tu me convertisses. J'ai besoin de sécurité, de certitude. Tu as toujours aimé les photos de sainte vierge le sein à l'air de Cindy Sherman. Pornographie intellectuelle.

Je t'ai retrouvé en couchant avec un de tes patients, en psychanalyse, pas en écriture. Il m'a livré les renseignements pour bien me rendre jusqu'à nous. Je cherche dans le jeu de tarot de ma meilleure amie une autre façon de ne pas te faire jubiler. Je t'en voudrais de ne pas le faire. Je t'avais pourtant déjà attendu, rue Ontario, risible et noire. Tu m'avais dit que toi aussi tu te retrouvais à la taverne Davidson, confortable entre les bocks de bière à 2,25 \$ et les films de cul. Je ne voulais pas y croire, que tu allais là. Il faut savoir prendre ses distances avec les écrivains, voilà. Le lire à la page 81 bouleverse mes certitudes, pourtant. Tu te retrouves trop près de moi. J'ai peur que mon adolescence me rattrape. En même temps, j'en ai besoin. Depuis que tu n'écris plus de fiction, je ne sais plus quoi faire de ma vie, calquée sur tes livres. Je ne t'ai pas retrouvé pour rien. Habite-moi. Déplace-moi ailleurs que dans la balade de la dépendance sexuelle de Nan Goldin. Repositionne-moi, je t'en prie, mon cœur, aime autre que toi.

Max, mon ange, les écrivains sont faits pour écrire. Ils ne servent à rien, sinon. Je ratisse la maison pour un manuscrit, une phrase, la suite de l'histoire, la mienne, la tienne, la leur... On n'invente pas des personnages pour les abandonner. C'est comme les enfants, c'est obligé, ça vient avec une appartenance, un engagement. Je me regarde dans le miroir. La fin de ton dernier roman m'apprend que j'attends un enfant. C'est toi qui me l'as dit. Je joue à la gestation d'un éléphant. Il écrira, cet enfant, s'il sort un jour, ce sera son métier. On fait des enfants pour qu'ils nous peuplent mais surtout pour qu'ils nous recréent. Un fils qui continuera ma vie littéraire inventée. Ce sera ton fils qui m'apprendra ton nouveau bébé, *Gestion des produits*, tome 1. Nous te suivrons de loin d'abord, ensuite de pièce en pièce et puis page après page. L'envie surréelle de toujours t'écrire. Maxime-Olivier, tu es Tehching Hsieh, tu refais la même action chaque jour; tu es Serano, tu joues avec des cadavres; tu es Zhu Yu, tu manges des fœtus. Tu es fier.

Littérairement, ta Catherine

Note

Cette lettre est une œuvre de fiction et les événements racontés ne sont arrivés que dans l'imagination débridée de l'auteure et elle est seule responsable de ses opinions.